



**HAL**  
open science

## Article “Oraison funèbre”

Philippine Casarotto

► **To cite this version:**

Philippine Casarotto. Article “Oraison funèbre”. Montandon, Alain and Neiva, Saulo. Dictionnaire raisonné de la caducité des genres littéraires, Droz, 2014, 978-2-600-01742-8. halshs-01177630

**HAL Id: halshs-01177630**

**<https://shs.hal.science/halshs-01177630v1>**

Submitted on 30 Mar 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NoDerivatives 4.0 International License

## Oraison funèbre

Philippine Casarotto

Université Jean-Moulin (Lyon 3)

Centre d'Études sur les Réformes, l'Humanisme et l'Âge Classique (CERHAC, UMR 5037)

On appelle oraison funèbre *stricto sensu* un discours prononcé dans le lieu saint, aux funérailles du défunt ou lors d'un service anniversaire, par un ministre du culte. Ce genre se distingue de l'éloge funèbre profane, qui n'a rien d'un sermon.

L'oraison funèbre mérite à double titre de figurer dans ce *Dictionnaire*: il ne s'en prononce plus guère, et, en dehors des cours de littérature, on ne lit plus guère celles du passé. Au XIX<sup>e</sup> siècle déjà, les oraisons funèbres qui se donnaient encore n'avaient plus, loin s'en faut, le retentissement qu'elles connurent pendant les deux siècles précédents, à l'époque de la prédication-spectacle persiflée par La Bruyère dans *Les Caractères*. Mais tandis que les orateurs et le public se désintéressaient du genre, les premiers historiens de la littérature, tout en déplorant la «décadence» de l'éloquence contemporaine, portaient Bossuet aux nues; Chateaubriand et le cardinal Maury (*Essai sur l'éloquence de la chaire*, 1777) voyaient en lui un nouveau Démosthène dont ils exaltèrent l'éloquence «sublime». Bossuet, parangon de l'orateur français, figura, au début du XX<sup>e</sup> siècle, parmi les écrivains «classiques». Progressivement cependant, il disparut des programmes et des manuels scolaires. Comme le constate Michel Crépu à l'ouverture de son *Tombeau de Bossuet*, celui-ci nous est devenu «radicalement étranger», et avec lui l'oraison funèbre. À M<sup>me</sup> de Sévigné, pourtant, les oraisons funèbres, qu'elle avait d'abord lues «en courant à Paris» juste après leur publication, semblent, quelques années plus tard, toujours «toutes nouvelles»:

Nous relisons aussi [...] des rogatons [ce terme n'est ici nullement péjoratif, N.D.L.R.] que nous trouvons sous notre main, par exemple toutes les belles oraisons funèbres de Monsieur de Meaux, de M. l'abbé Fléchier, de M. Mascaron, de Bourdaloue. Nous repleurons M. de Turenne, Mme de Montausier, Monsieur le Prince, feu Madame, la reine d'Angleterre [...]. Ce sont des chefs d'œuvre d'éloquence qui charment l'esprit. Il ne faut point dire: «Oh! cela est vieux». Non, cela n'est point vieux; cela est divin. (Lettres, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1974, t. III, p. 808.)

Tout autant que de cette éloquence sacrée de cour, notre époque est éloignée de l'esprit piétiste qui animait la comtesse protestante Sophie Éléonore zu Stolberg-Stolberg (1669-1745): celle-ci a légué une collection d'environ 24 600 oraisons funèbres qu'elle avait rassemblées pour son édification et pour se préparer à une sainte mort.

L'histoire de l'oraison funèbre en Occident pourrait se résumer à la recherche d'un difficile compromis entre éloge païen et sermon chrétien. En reconstituant les étapes qui ont marqué cette évolution, dans la théorie comme dans la pratique, on s'efforcera de montrer comment, selon les pays, les époques et les confessions, les principales fonctions de l'oraison funèbre – éloge et déploration du défunt, consolation et édification des auditeurs – s'articulent différemment; comment les différentes littératures se sont efforcées de résoudre les paradoxes inhérents au genre, de trouver la forme qui convienne à des visées si diverses. On pourra alors mieux comprendre comment, ces *fonctions* devenant, à une certaine époque, caduques aux yeux de la société, les *formes*, du même coup, furent ressenties comme désuètes.

### **La théorie de l'éloge chez Cicéron et Quintilien**

De la Rome antique, il nous reste peu d'oraisons funèbres. Les louanges funèbres prononcées dans l'ancienne Grèce, comme celle que Thucydide prête à Périclès, revêtaient un caractère collectif: elles honoraient l'ensemble des guerriers morts au combat.

À la suite d'Aristote, Cicéron distingue trois genres rhétoriques: le judiciaire (*genus iudiciale*), le délibératif (*genus deliberativum*) et le genre démonstratif ou épideictique (*genus demonstrativum*). L'oraison funèbre est une catégorie de l'éloge, dont Cicéron (*De Oratore, Partitiones oratoriae*) et Quintilien (*Institutio oratoria*) décrivent le plan (*dispositio*), le style (*elocutio*) et les thèmes (*loci*). Après avoir fait l'éloge de la patrie, des ancêtres et des parents du héros, on évoque sa naissance, éventuellement les présages qui la précédèrent et les prodiges qui l'accompagnèrent; puis il est question de son éducation, de la formation de son intelligence et de son caractère; ensuite, l'orateur retrace la vie du défunt, en rapportant ses pensées, ses paroles et ses actions aux différentes sortes de vertus, avant de décrire sa mort; enfin sont mentionnés, le cas échéant, les honneurs funèbres qui lui furent rendus, et les monuments érigés à sa mémoire. Cicéron observe que l'orateur peut opter pour une énumération simplement chronologique des «exploits» (*res gestae*) du personnage, mais il préfère une composition plus subtile, consistant à regrouper les actions accomplies par le défunt en fonction des vertus qui les ont inspirées. Celles-ci sont décrites par Aristote dans l'*Éthique à Nicomaque*: prudence, sagesse, économie, habileté politique, éloquence, modération, courage, patience, noblesse d'âme, libéralité, justice, piété envers ses parents et envers les dieux, honnêteté, douceur et bienveillance, amour des sciences et des arts, goût pour l'exercice physique.

Fidèle à la tradition antique, l'oraison funèbre occidentale moderne aura pour principale fonction, selon l'expression d'Aristote, de «mettre en lumière la grandeur d'une vertu» (*Rhétorique*, I, 1376b). Elle tendra à perpétuer le souvenir d'une personne dont les vertus et les actions seront considérées comme dignes de mémoire. L'idée d'éternité et de pérennité de la mémoire sont au cœur des éloges funèbres, qui veulent être, comme l'écrit Horace dans sa troisième ode, des monuments «plus durables que le bronze».

### **Les Pères de l'Église: une topique chrétienne coulée dans un moule cicéronien**

Les oraisons funèbres des Pères de l'Église utilisent les techniques de la rhétorique païenne pour transmettre un message nouveau, celui de la Révélation chrétienne. Les plus célèbres sont dues à saint Grégoire de Nazianze (330-390), saint Grégoire de Nysse (334 env.-394) et saint Ambroise de Milan (339-397). La crainte de la mort comme *aeternum exilium* disparaît. On croit au retour de l'âme du défunt auprès du Père céleste, et on y puise de la consolation. Les références aux philosophes et poètes pré-chrétiens sont remplacées par des citations bibliques et des développements moraux et doctrinaux: éloge de la piété, amour du prochain, humilité et confiance en Dieu, vertus cardinales et théologiques, immortalité de l'âme, récompense des justes dans l'au-delà, etc. «Ces rhéteurs sacrés, résume Marcel Durry dans son introduction à *l'Éloge funèbre d'une matrone romaine* (Paris, 1950), transforment leurs éloges en homélies édifiantes, qui donnent de salutaires leçons et annoncent ainsi notre oraison funèbre classique».

### **L'éloge funèbre dans l'Italie de la Renaissance**

Après les sermons funèbres des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, où se distinguent les dominicains, c'est en Italie, avec Pétrarque et son oraison funèbre pour l'archevêque Giovanni Visconti, prononcée à Milan en 1354, que commence l'histoire de l'éloge funèbre néo-latin, qui n'a rien d'un sermon. Dans la Renaissance italienne, une grande importance est accordée à ce genre, qui s'insère dans le cadre de somptueuses pompes funèbres, un rite apprécié par un très large public – l'Italie joue un rôle pionnier en matière d'architecture funèbre.

Autour de 1500, environ trente-cinq éloges funèbres sont imprimés en Italie. Parmi les orateurs les plus appréciés, on peut citer Gianfrancesco Poggio Bracciolino, Francesco da Toledo et Niccolò da Modruzza, puis Vergerio, Leonardo Bruni et Guarino. «Les humanistes, écrit John McManamon, composent des éloges funèbres principalement pour des potentats, des hommes de loi, des universitaires et des membres de la bourgeoisie marchande» (*Op. cit.*,

p. 3.) Ils renouent avec la culture antique dans laquelle la mémoire occupe une place primordiale, car elle permet au défunt d'accéder à l'immortalité. À la suite de Cicéron, ils considèrent comme juste et naturel de consacrer une célébration publique à ceux qui ont donné leur vie au service des autres. L'oraison funèbre possède des vertus pédagogiques: «grâce à l'éloge, écrit Ovide, la vertu grandit» (*Pont.*, 4.2.35-36.). Cette vision positive de l'homme se fonde sur la valeur persuasive de l'éloquence au service du bien commun. L'éloge funèbre est un mélange de rhétorique, d'histoire et de philosophie morale; il reprend et incarne le programme éducatif de l'humanisme: produire de bons citoyens, imiter le langage et le comportement des maîtres antiques. En comparant aux *exempla* antiques la vie de leurs contemporains illustres, les orateurs prennent conscience de leur culture en termes historiques, comme le signale J. McManamon.

### **La *Leichenpredigt* protestante en langue allemande**

Dans les pays catholiques, l'oraison funèbre imprimée est, d'une façon générale, réservée aux membres de la haute bourgeoisie et de l'aristocratie. Dans les régions protestantes de l'espace germanophone, la production de *Leichenpredigten* est à la fois surabondante et socialement plus diversifiée. À ce jour, près de 200 000 oraisons et discours funèbres, publiés en langue allemande avant 1800, ont été recensés dans les bibliothèques allemandes et dans trois villes polonaises (Breslau, Brieg et Liegnitz). Le renouvellement du genre au XVI<sup>e</sup> siècle avait été inauguré par Luther. Refusant la doctrine du purgatoire, la règle des indulgences et l'idée de sacrifice eucharistique et d'intercession des vivants en faveur des morts, la Réforme remodèle l'enterrement religieux, à en croire F. Jürgensmeier:

À la place de l'ancien *requiem*, qualifié par Luther d'«affreuse bouffonnerie papiste», s'imposa l'office divin, avec en son centre le prêche et les derniers honneurs rendus au mort. L'oraison funèbre joua donc un rôle dans la diffusion du protestantisme. La mort chrétienne devait être pour les vivants un émouvant *memento mori*, un *ars bene moriendi* dans la continuité de ceux du XV<sup>e</sup> siècle («Die Leichenpredigt im Rahmen der katholischen Begräbnisfeier», in R. Lenz, *Leichenpredigten als Quelle historischer Wissenschaften*, *op. cit.*, vol. I, pp. 131-132.)

Selon Luther, comme le rappelle Winkler (*op. cit.*, p. 29), le but de l'oraison funèbre n'est pas «l'éloge du défunt, mais la louange de Dieu» ainsi que l'instruction, l'incitation à la vertu et la consolation. Les oraisons funèbres de Luther sont une «forme mixte, entre homélie et sermon thématique» (*ibid.*). Avec le développement du rituel funéraire, les genres se diversifièrent: *Leichenpredigt* (sermon funèbre), *Personalschrift* (retraçant la vie du défunt) et

*Parentation* ou *Abdanckung* (derniers adieux avant la mise en bière), se scindèrent progressivement. On notera la séparation – bien plus radicale qu’en milieu catholique – entre la partie individuelle et biographique de l’éloge funèbre, et la partie instructive du sermon.

### **Le funeral sermon en Angleterre**

Comme dans l’espace germanophone protestant, le destin de l’oraison funèbre en Angleterre est intimement lié au déroulement de l’histoire religieuse.

Dans l’Angleterre puritaine, qui rejette le faste des funérailles et l’éloge du mort, les sermons funèbres, prononcés le dimanche suivant l’enterrement, ne se distinguent pas essentiellement des autres sermons: à l’interprétation du texte biblique succède le développement d’un point de doctrine s’y rapportant, puis une mise en application de celui-ci dans la vie pratique. La fin contient une exhortation à mener une vie sainte car, aux yeux des puritains, la mort d’un «saint» est un signe de la colère de Dieu, irrité par la mauvaise conduite de la communauté. On évoque le défunt non pour l’exalter, mais pour édifier les fidèles en montrant qu’il a réalisé l’idéal du «saint» puritain. La vie du défunt est dépeinte selon les étapes prédéfinies qui jalonnent le cheminement du «saint», d’après saint Paul (*Rom.*, 5, 29-30): vocation, justification, adoption, sanctification, glorification (cf. A. Schmitt-von Mühlenfels, *Die Funeral Elegy Neuenglands. Eine gattungsgeschichtliche Studie*, Heidelberg, 1973). Dans le courant du XVII<sup>e</sup> siècle cependant, de même qu’en Allemagne, les funérailles gagnent en faste, comme l’*actio* oratoire qui les accompagne.

Il faut souligner les liens qui existent entre le sermon funèbre et l’élégie funèbre, genre majeur en Angleterre tout au long du XVII<sup>e</sup> siècle, où s’illustrèrent Spenser, Sidney, John Donne (*The Epithalamions, Anniversaries and Epicedes*, Oxford, 1978), Jonson et enfin Milton (cf. Denis Kay, *Melodious Tears. The English Funeral Elegy from Spenser to Milton*, Oxford, 1990).

### **Les arts de prêcher du XVI<sup>e</sup> siècle: *mediocritas* cicéronienne et onction patristique**

À l’exception de la *Rhetorica ecclesiastica* d’Auguste Valère, parue à Paris en 1575, et de quelques autres, peu de manuels d’éloquence ecclésiastique évoquent l’oraison funèbre; en effet, plusieurs décrets synodaux en ont restreint l’usage, soit que l’Église goûte peu le mélange des genres entre sermon et éloge, soit qu’elle cherche à limiter une pratique assimilée au protestantisme.

Ce n'est qu'en 1612 que paraît, à Rome, un art de prêcher qui propose des solutions formelles concrètes pour aider le prédicateur à composer des éloges funèbres répondant aux exigences de l'éloquence chrétienne: l'*Orator christianus* du jésuite Charles Regius. Avec lui, la *laudatio* antique, devenue sermon, se dépouille de sa vaine gloire et de ses atours antiques, pour revêtir l'*humilitas* et la *simplicitas* chrétiennes. Un chapitre est consacré à un genre voisin de l'oraison funèbre: le panégyrique de saint, en plein essor après le concile de Trente. L'oraison funèbre est qualifiée de «*genus mixtum*», mêlant louange, consolation, incitation à la vertu, instruction et enfin intercession pour l'âme du défunt. Ces finalités fournissent les parties du discours. Regius suggère de placer en exergue une citation des Écritures servant de thème au discours. Son *ars praedicandi* consacre la transmutation de la *laudatio funebris* néo-latine et profane en une *concio funebris* (sermon funèbre) catholique. Condamnant les excès dans l'affliction comme dans la louange, sa théorie est empreinte de mesure (*mediocritas*) cicéronienne. Mais cette austérité romaine allait être éclipsée par le baroque et les diverses formes qu'il devait revêtir en Europe.

### **Esthétiques «baroques», représentation du pouvoir, écriture de l'histoire**

De même que son confrère Gérard de Pelletier dans le *Palais de la Reine éloquence* (Paris, 1641), le jésuite Nicolas Caussin met, dans ses *Parallèles de l'éloquence sacrée et profane* (La Flèche, 1619), l'accent sur l'éloquence épideictique. À la suite d'Aristote et de Cicéron, Caussin rappelle que, contrairement à l'éloquence délibérative et judiciaire, la louange n'a pas pour but de persuader l'auditeur; les choses sont censées posséder par elles-mêmes beauté, grandeur et excellence; leur honnêteté (*honestas*) tient lieu d'argument, et personne ne le conteste. Puisque l'essentiel n'est pas de prouver que le héros est louable, l'effort de l'orateur doit porter sur la *dispositio* (le plan) et l'*elocutio*: le style doit être très orné. Caussin propose de donner à la louange ou à l'objet loué la forme d'une pyramide, d'un jardin, d'une fontaine, d'une couronne, etc.: c'est l'esthétique de l'emblème, qui connaît une grande vogue depuis la Renaissance. Dans l'Europe de la Contre-Réforme, l'esthétique «conceptiste» et le style fleuri trouvent leur équivalent dans l'architecture et la peinture religieuses du haut-baroque. De Rome à Paris, et de Madrid à Vienne, «odes, élégies, épopées, panégyriques, généthliques, épithalames, lettres de consolation et oraisons funèbres [...] paieront à l'envi le tribut que la [Compagnie de Jésus] doit à la dynastie régnante pour la protection et les faveurs reçues», écrit Marc Fumaroli (*L'âge de l'éloquence*, p. 246).

On a souvent souligné le lien entre le style fleuri et le système politique de la monarchie, entre l'inflation du panégyrique et la «montée de l'absolutisme». Fêtes, cérémonies et rituels, peinture, architecture, sculpture et éloquence, monnaies commémoratives: ces représentations, qui insistent sur le caractère sacré de la royauté, visent à consolider l'autorité légitime du souverain, et à justifier ses prétentions territoriales.

Mais il ne faut pas négliger une autre dimension, que masque l'ambition à la fois épideictique et historiographique: l'éloge, à l'instar des miroirs du prince circulant à la même époque, veut également éduquer le successeur au trône, en dépeignant le monarque défunt non tel qu'il est, mais tel qu'il aurait dû être; le prince se trouve en quelque sorte contraint de se conformer au mythe de ses pères. L'oraison funèbre peut dissimuler des suppliques, des injonctions, voire des critiques.

### **Les oraisons funèbres prononcées pour les Habsbourg d'Autriche entre 1654 et 1740**

Les sermons funèbres prononcés pour les Habsbourg d'Autriche constituent un ensemble représentatif de l'évolution du genre dans les pays catholiques germanophones. Sur 301 discours funèbres impériaux publiés et/ou prononcés, en latin ou en allemand, entre 1519 et 1792 dans le Saint Empire et les États patrimoniaux de la Maison d'Autriche, on en dénombre près de 80% entre 1705 et 1781 (38 pour Léopold I<sup>er</sup> en 1705, 30 pour Joseph I<sup>er</sup> en 1711, 65 pour Charles VI en 1740-1741, 34 pour François-Étienne en 1765, et enfin 80 pour Marie-Thérèse en 1780-1781). Véhémence pathétique et raffinement dans l'art démonstratif caractérisent l'éloquence des prédicateurs impériaux catholiques. Fondés sur des exégèses érudites, les raisonnements deviennent parfois abscons à force de subtilité. Le texte est surchargé de citations et de sentences, au point de devenir difficilement lisible. Cette pompe fleurie se défend d'être creuse. «Les grands princes doivent être loués avec grandiloquence», écrit le jésuite Heinrich Kellerhaus (*Viel-Färbiger Tugend-Geschmuck [...] Josephi Des Ersten [...]*, Vienne, 1705, f. B1<sup>ro</sup>). «Il faudrait un Pline pour louer ce Trajan», renchérit son confrère Franz Xaver Brean à propos de Joseph I<sup>er</sup> (*Leich- und Lob-Rede [...] Josephs Des Erstens [...]*, Vienne, 1705, f. B1<sup>ro</sup>). Selon les prédicateurs, l'éclat dont brille le discours, ce n'est pas le clinquant d'ornements superflus, d'artifices surimposés, mais c'est l'éclat «naturel» de la vertu. Le symbole, qui recèle potentiellement une infinité de significations, s'impose comme la forme la plus appropriée pour dire la gloire de la dynastie, qui se situe, tant elle est sublime, au-delà de tout discours. L'empereur est assimilé au soleil, à l'aigle, à Hercule, à David, etc. Porté par les jésuites, ce style, qu'on pourrait qualifier de «dynastique»



ou d'«impérial» («Kaiserstil»), domine la production d'oraisons funèbres du Tyrol à la Transylvanie (dans l'actuelle Roumanie), et de la Bohême à la Carniole (actuelle Slovénie). Les monumentaux catafalques éphémères en bois et plâtre dorés, ornés d'emblèmes et de hiéroglyphes mettant en scène les vertus impériales, renvoient au contenu de l'oraison funèbre dans un subtil jeu de correspondances (cf. Liselotte Popelka, «Trauer-Prunk und Rede-Prunk [...]», in B. Boge, *op. cit.*, pp. 9-80).

À travers l'oraison funèbre impériale, la mémoire est, pour reprendre l'expression de Paul Ricœur, «mobilisée au service de la quête, [...] de la revendication d'une identité» (*La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paris, 2000, p. 103). En rappelant l'héritage du passé et la dette vis-à-vis du souverain défunt, les oraisons funèbres contribuent à forger ou à raffermir une mémoire populaire et une identité dynastique (les Habsbourg comme défenseurs de la chrétienté contre l'Islam, contre la France et les protestants). En Autriche, l'apogée de la «culture de la mémoire» (Karl Vocelka, *Glanz und Untergang der höfischen Welt*, Vienne, 2001, p. 230) peut être située au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, au moment où le sculpteur Balthasar Moll, en 1753, exécute pour la crypte des Capucins les catafalques de Charles VI et de son épouse, ainsi que ceux de Marie-Thérèse et de François-Étienne.

### **L'oraison funèbre en Espagne de la mort de Philippe II à celle de Charles III**

En Espagne, l'oraison funèbre connaît la même évolution stylistique que dans les pays de la Maison d'Autriche. Ce genre offre un exemple significatif de l'unité des deux cultures habsbourgeoises, celle de la Péninsule ibérique et celle des pays de langue allemande.

De la fin du XVI<sup>e</sup> siècle au début du XVIII<sup>e</sup>, près de cinq cents oraisons funèbres imprimées ont pu être localisées; aux yeux de F. Cerdan (in *Criticón* n<sup>o</sup> 30, 1985, p. 87), cela ne représente probablement qu'un faible échantillon de la production globale. Les douze oraisons funèbres prononcées à la mort de Philippe II en 1598 constituent un bon exemple de l'austère éloquence de la réforme catholique (in *Criticón* n<sup>o</sup> 30, 1985, p. 89). Toutes possèdent un thème biblique. La première partie développe des vérités générales (fragilité de l'existence humaine, etc.); la seconde fait l'éloge des vertus «héroïques» du roi.

À partir de l'accession au trône de Philippe III en 1598, les pompes funèbres gagnent en faste. Pour F. Cerdan, les cérémonies funèbres organisées en 1611-1612 par le Collège impérial des jésuites à la mort de la reine Marguerite d'Espagne «scellent définitivement la compénétration baroque entre la fonction religieuse, purement liturgique [des funérailles], et la dimension publique qu'elles revêtent en tant que spectacle littéraire, à la fois poétique et

théâtral» (*ibid.*). Outre les sermons et la description des cérémonies et de l'appareil funèbre, les relations d'obsèques reproduisent des élégies, des épitaphes et des sonnets funèbres, genre très en vogue dans toute l'Europe.

Tout comme l'éloquence sacrée dans son ensemble, l'oraison funèbre de la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle est marquée par le cultéranisme, le conceptisme et l'emblématique. En 1625, le célèbre prédicateur Hortensio Paravicino publie son *Panegírico funeral u Oración fúnebre del Señor Felipe III*; ce texte, écrit dans un style «culto» (cultéraniste) suscite de vives critiques de la part des ennemis de la préciosité (cf. F. Cerdan in *Criticón* n° 30, 1985, pp. 96-97).

### **L'oraison funèbre en France**

Au pays de Bossuet, l'oraison funèbre n'a fait l'objet d'aucune étude générale depuis l'après-guerre. Ce paradoxe peut être imputé à la désaffection que connaît actuellement la recherche sur l'éloquence de la chaire, même si le tricentenaire de la mort de Bossuet en 2004 a donné lieu à plusieurs publications, dont nous mentionnons quelques-unes ci-après. Si la France est le seul pays d'Europe où l'oraison funèbre soit entrée dans le canon littéraire en tant que genre autonome, elle y est entrée exclusivement sous la forme classique que lui conféra Bossuet; et longtemps on eut tendance à ne connaître Bossuet qu'à travers ses oraisons funèbres. Ce bref article ne comblera pas les lacunes de la recherche concernant l'histoire du genre avant et après Bossuet; il ne saurait davantage accorder la place qu'ils méritent aux orateurs demeurés dans l'ombre de l'Aigle de Meaux, à savoir, pour ne citer que les plus connus: Fléchier (1632-1710); Mascaron (1634-1703), dont les oraisons funèbres ont été récemment rééditées (texte établi par B. Gallina, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2002); Bourdaloue (1632-1704); Charles de la Rue (1643-1725); enfin, Massillon (1663-1742) – on saluera la réédition de son *Oraison funèbre de Louis XIV* (Grenoble, Jérôme Million, 2004), dont seul l'*incipit* est demeuré célèbre: «Dieu seul est grand, mes frères [...]».

V.-L. Saulnier insiste sur le fait que, «dès avant le XVII<sup>e</sup> siècle, l'Oraison funèbre existe comme genre, avec ses exigences fondamentales fixées» (Saulnier, *op. cit.*, p. 153; cf. également J. Truchet (Bossuet, *Oraisons funèbres*, p. VI). Selon lui, l'assassinat d'Henri IV assoit définitivement le prestige de ce nouveau genre, né des Guerres de religion. Les différences s'accusent alors entre l'oraison funèbre humaniste de pur apparat, en latin, et le sermon prononcé par un prêtre en français, dans une église. Ces derniers s'ouvrent sur une citation biblique et «aiment à opposer l'aspect lamentable de la mort à son aspect

d'espérance» (Saulnier, *op. cit.*, p. 140), comme aux funérailles des rois, qui comportaient double oraison, l'une prononcée à Notre-Dame, traitant la partie déplorative, l'autre, le lendemain, à Saint-Denis, traitant la partie consolative.

Saulnier juge les éloges funèbres du XVI<sup>e</sup> siècle – exception faite de celui que Du Perron consacra à Ronsard, publié pour la première fois en 1586 – emphatiques et souvent courtisans, mal structurés, précieux et surchargés, jusqu'au ridicule, de citations tant païennes que chrétiennes. La synthèse entre lamentation/éloge à l'antique et instruction/émulation chrétiennes se révèle problématique; les prédicateurs sont encore à la recherche de la forme correspondant aux fonctions assignées à ce type de discours.

L'histoire littéraire traditionnelle décrit l'éloquence sacrée de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle comme une évolution progressive vers la «perfection classique». Mais une observation plus fine des textes concernés rend caduque une telle approche. Aux yeux de Jacques Hennequin, «la pratique intense de l'oraison funèbre à l'occasion de la mort d'Henri IV a contribué à rendre la théorie du genre plus claire en stimulant l'émulation et la réflexion» (*Henri IV dans ses oraisons funèbres ou la naissance d'une légende*, Paris, 1977, p. 260). En 1610, «l'accord est à peu près unanime sur les fins assignées à l'oraison funèbre: deuil, consolation, éloge du défunt», et enfin édification de l'assemblée et prière pour le défunt. Les prédicateurs ont une «conscience lucide» de la difficulté à concilier ces différents objectifs:

On dit que les grandes douleurs sont muettes, et il faut parler; d'ailleurs comment consoler l'auditoire en lui décrivant l'étendue de sa perte? Les règles mêmes du genre semblent contredire la spontanéité présumée de la douleur. Comment concilier l'apothéose d'un héros hors de pair et la leçon d'humilité chrétienne que donne sa mort, la gloire et le sens du péché? L'éloquence d'apparat est volontiers décorative: la majesté du sujet semble se prêter à la pompe extérieure; comment cette forme d'éloquence peut-elle ne pas contredire l'authenticité de la douleur, les exigences spirituelles du genre qui s'accommoderaient mieux d'une éloquence fondée sur l'intériorité? (*Ibid.*, p. 252.)

Dans les oraisons funèbres consacrées à Henri IV en 1610-1611, «la tendance générale est à une éloquence moins décorative et plus proprement fonctionnelle, c'est-à-dire spirituelle et théologique»; les prédicateurs montrent une «volonté d'intériorité» (*ibid.*, p. 260); dans l'ornementation, ils font preuve de modération. Hennequin voit là l'influence de saint François de Sales. On voit combien les schémas qui opposent trop nettement «Renaissance», «baroque» et «classicisme» sont ici inopérants.

Chez certains orateurs des années 1640-1650, Jacques Truchet relève des «influences baroques»: emphase voire flagornerie, «tendance à l'hyperbole et à la complication, insistance

accrue sur le thème de la mort» (Bossuet, *Oraisons funèbres*, p. X). Dans le même temps, mettant le doigt sur un point précis de l'articulation entre «baroque» et «classicisme», il estime que «les tendances baroques semblent avoir eu sur le genre de l'oraison funèbre une influence bénéfique»: la réalité de la mort est mise au premier plan du discours, et «tout un ordre de leçons chrétiennes s'ouvrent à l'oraison funèbre» (*ibid.*), annonçant les «grandes et terribles leçons» données par Bossuet dans l'oraison funèbre pour Henriette d'Angleterre, qui transforme l'éloge d'un particulier en un destin exemplaire.

Avec Bossuet, la dialectique de la gloire et de la mort, de la mort et de la grâce se déploie avec une intensité et une rigueur théologique uniques. Comme la totalité de sa prédication, les oraisons funèbres de Bossuet puisent leur «supériorité» dans leur «inspiration purement théologique» (Jacques Truchet, in Bossuet, *Oraisons funèbres*, p. XXXVII):

De même que son *Sermon sur la Mort* comporte deux points: l'homme «méprisable en tant qu'il passe, et infiniment estimable en tant qu'il aboutit à l'éternité», de même ses oraisons funèbres ne se bornent pas à peindre la mort comme la destructrice des grandeurs purement humaines; elles exaltent en elle la sûre garante de l'immortalité (*Ibid.*, p. XXXIV).

L'apport spécifique de Bossuet réside, pourrait-on conclure, dans l'équilibre qu'il sut conférer au genre: «Son originalité, sa supériorité ne doivent pas être cherchées dans une conception neuve de l'oraison funèbre. Elles ne peuvent s'expliquer que par l'excellent parti qu'il sut tirer de toutes les ressources du genre» (*Ibid.*, p. XXIV). Dans chacune des dix oraisons funèbres parvenues jusqu'à nous, est proposée une solution différente et originale; ce qui est commun à toutes, c'est l'harmonie d'une composition qui fait tendre toutes les parties – *narratio* de la vie du défunt, éloge et déploration – vers l'édification de l'auditoire. Bossuet invite son public à faire sien le cheminement accompli par le défunt du péché à la conversion. Ses oraisons funèbres veulent «provoquer [un] renversement, [une] substitution des mauvaises passions en passions fécondes» (S. Gruffat, «La rhétorique des passions dans les *Oraisons funèbres* de Bossuet», in J.-P. Landry, *op. cit.*, p. 230).

Les quelque trente mentions que, dans ses *Lettres*, M<sup>me</sup> de Sévigné consacre aux oraisons funèbres, ne placent pas celles de Bossuet hors de pair. Les discours de Bourdaloue, Fléchier et Mascaron sont évoqués comme des événements littéraires et mondains de premier ordre. M<sup>me</sup> de Sévigné se fait même, en 1675, l'écho d'une querelle opposant les «partisans» de Fléchier à ceux de Mascaron, pour trancher finalement en faveur de ce dernier: «Monsieur de Tulle a surpassé tout ce qu'on espérait de lui dans l'oraison funèbre de Monsieur de Turenne. C'est une action pour l'immortalité» (*Lettres*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la

Pléiade», 1974, t. III, p. 154). L'émulation qui régnait entre les prédicateurs à la mort d'un Grand était donc aiguillonnée par l'attente du public, qui se pressait pour entendre ces morceaux de bravoure de l'éloquence sacrée; et la publication des discours suscitait une nouvelle vague de commentaires et de comparaisons. Antoine Adam montre comment la prédication de cette époque relevait à la fois d'une pratique d'édification et d'un divertissement littéraire et mondain (*Histoire de la littérature française au XVII<sup>e</sup> siècle*, t. III, pp. 493-495).

### «La religion et la raison»: l'oraison funèbre des Lumières et le discrédit du baroque

Partout en Europe, le genre funèbre demeure très vivace jusqu'à la Révolution française. En 1706, l'abbé Juillard du Jarry publie un *Essai d'Éloquence, de critique et de morale, Dissertation sur les oraisons funèbres*. Dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle domine l'esthétique du sermon classique, fixée par *L'Art de parler* de l'oratorien Bernard Lamy (Paris, 1676): correction de la langue, netteté, clarté, *mediocritas* du style sont les maîtres mots. En 1757, dans ses *Nouvelles Observations sur les différentes méthodes de prêcher*, le P. Albert fait l'éloge des prédicateurs du siècle louis-quatorzien et fustige ceux de l'époque d'Henri IV et Louis XIII; il n'y voit qu'un «amas de pensées impénétrables, expressions énigmatiques, faux sublime, brillant ténébreux, érudition moins sacrée que profane» (pp. 2-3).

En Allemagne, dans sa *Ausführliche Redekunst* parue en 1736, Gottsched pose les bases d'une rhétorique éclairée, se réclamant de la vérité, de la raison, de la morale et de la simplicité naturelle: «Les trouvailles pleines d'artifices, qui nécessitent le recours à une expression métaphorique ou allégorique, doivent être proscrites de tout éloge raisonnable». Le bénédictin autrichien Rudolph Graser s'efforce de transposer en allemand le classicisme du jésuite français Fléchier. Selon lui,

l'oraison funèbre exige une habileté particulière de la part de l'orateur, qui [...] ne doit ni perdre de vue la personne à louer par des développements spirituels trop longs, ni cesser d'être un orateur sacré en accentuant trop l'aspect profane. [...] Un prédicateur ne doit rien louer qui ne soit réellement louable devant Dieu et les hommes. Il ne doit pas louer simplement pour louer, mais doit viser l'édification de ses auditeurs. [...] Flatterie, mensonges et autres déformations doivent être bannis de la chaire. Une vérité sainte et pure doit dominer (*Praktische Beredsamkeit der christlichen Kanzel [...]*, Augsburg, 1769, p. 215).

Dans les quelque 80 oraisons funèbres consacrées à la reine Marie-Thérèse d'Autriche en 1780, le *decorum* cède le pas au sentimentalisme (*Empfindsamkeit*).

Mais l'immense élan de compassion suscité par la mort de Marie-Thérèse n'a fait que retarder le déclin du genre. De son vivant, la souveraine interdit qu'une oraison funèbre soit prononcée lors de ses obsèques officielles. La modernisation de l'État va de pair avec la désacralisation de la personne du monarque; rites, cérémonies et étiquette sont assimilés à un formalisme d'un autre âge, à des flatteries hypocrites. Le cérémonial de cour subit une simplification drastique. Pour des raisons d'économie, Joseph II, fils de Marie-Thérèse, ordonne que les cadavres soient inhumés non plus dans des cercueils en bois, mais dans des sacs de toile. Cette ordonnance, certes abrogée par l'empereur à la veille de sa mort, est symptomatique de l'abandon progressif de la pompe funèbre. On répugne désormais à mélanger le mondain et le sacré.

Les pré-romantiques prétendent se passer de la rhétorique. Après avoir dominé le système éducatif des jésuites pendant près de deux siècles, celle-ci tombe dans le discrédit avec la suppression de la Compagnie de Jésus par le pape Clément XIV en 1773. Dans le *Deutsches Wörterbuch* des frères Grimm, la définition de la *Leichenpredigt* est illustrée par les jeux de mots «Leichenpredigt, Lügenpredigt» (oraison funèbre, sermon mensonger) et «Leichen-predigten, leichte Predigten» (oraisons funèbres, sermons légers).

Dans la France de la Révolution, l'éloquence politique relaie celle de la chaire et du barreau. Dans ses discours funèbres, l'abbé Grégoire exalte les valeurs républicaines de la Nation et de la Liberté (cf. A. Régent, «Ancienne rhétorique et nouvelle *doxa* dans les discours funéraires de l'abbé Grégoire, prêtre et jacobin: les métaphores», *L'éloquence ecclésiastique de la pré-Réforme aux Lumières*, Clermont-Ferrand, Presses de l'Université Blaise Pascal. A paraître en 2012).

### **L'oraison funèbre au XIX<sup>e</sup> siècle: une pratique éclipsée par l'exaltation de Bossuet et le dénigrement de l'éloquence post-classique**

Si aucun recensement systématique n'a été effectué pour le XIX<sup>e</sup> siècle, les catalogues, qui ne contiennent guère de textes publiés après 1800, suggèrent une forte diminution de la production. En revanche, rien ne permet d'affirmer que l'on ne prononce plus d'oraisons funèbres aux enterrements. Il est même fort probable que cette pratique se soit maintenue, mais sous une forme moins solennelle. Outre celles consacrées aux membres de la haute aristocratie dans les différents pays de l'Europe, on peut citer, pour la France, les oraisons funèbres du P. Lacordaire et celles de M<sup>gr</sup> Dupanloup. Si certains enterrements ou certaines célébrations possèdent une forte portée symbolique, l'éloquence n'occupe plus le centre de la

commémoration funèbre ni le devant de la scène littéraire. Sous la plume de Balzac, la triste fin du père Goriot, enterré «sans oraison funèbre», sonne comme un reproche.

Tandis que cette pratique se fait discrète, en France, l'histoire littéraire naissante érige Bossuet en modèle de l'orateur (cf. V. Kapp, «Bossuet comme paradigme de l'orateur français», in G. Ferreyrolles, *Bossuet. Le Verbe et l'Histoire*, pp. 270-283). Les *Oraisons funèbres* de Bossuet font l'objet de nombreuses éditions et études. Celles de Fléchier, Mascaron, Bourdaloue et Massillon figurent en appendice dans les éditions de Bossuet, ou font l'objet d'éditions propres. En 1820 paraît l'ample compilation de Dussault (*Oraisons funèbres de Bossuet, Fléchier et autres orateurs*, Paris, 4 vol., 1820), dont le *Discours préliminaire* loue, à la suite de Chateaubriand, le génie du christianisme: «Le christianisme devait s'emparer de l'Oraison funèbre: il devait ravir aux mains affoiblies de l'Antiquité expirante cet instrument utile [...]; il le retrempe, le fortifia, l'ennoblit, l'agrandit». Avec les orateurs chrétiens, l'oraison funèbre, qui, dans l'Antiquité, «se traînait, dans la poussière et dans la fange, sur les vestiges terrestres d'un être éphémère», «s'élance vers les cieux, dans les voies les plus pures et les plus lumineuses, à la suite d'un être immortel» (pp. xxxvj-xxxvij). Dussault sacrifie ensuite au *topos* de la décadence de l'éloquence:

Après le siècle de Louis le Grand [...], l'Oraison funèbre perdit beaucoup de son empire et de sa gloire [...] Elle se vit, en quelque sorte, renaître sous des formes différentes et bien moins heureuses, dans les concours solennels des académies, dans les éloges voués par l'usage des compagnies savantes aux membres qu'elles perdent, et dans ces discours d'apparat, où chacun des récipiendaires doit toujours louer son prédécesseur: tristes métamorphoses [...] où l'éloquence [...] ne trouve que pauvreté, sécheresse et vide, [...] et, ne s'appuyant à rien [en l'absence de doctrine chrétienne, N.D.L.R.], ne saurait fonder un monument durable; tant il est vrai que le génie des arts, pour s'élancer jusqu'aux sources du beau, a besoin d'être aidé [...] par le génie qui préside au développement des sociétés! (*ibid.*, pp. lj-liij).

L'*Essai sur l'Oraison funèbre* d'A.-F. de Villemain (in Bossuet, *Oraisons funèbres* [...], Paris, Firmin Didot, 1845) est de la même veine: après avoir illustré la «prééminence nécessaire de l'oraison funèbre chrétienne sur les panégyriques antiques», il retrace la décadence de celle-ci, annoncée, selon lui, par l'oraison funèbre de Massillon pour Louis XIV:

Le dix-huitième siècle, d'un esprit plus libre et plus hardi, [...] goûta peu l'exagération du panégyrique. [Sous] l'influence de quelques écrivains plus ingénieux qu'éloquents [Voltaire et Montesquieu, N.D.L.R.] [...], la raison froide, et surtout la finesse, prévalurent. [...] L'éloge académique [...] ne présente qu'une dégradation de la véritable éloquence, [...] à la fois haute et simple, sans fard et sans enflure, brillante de son éclat naturel. [...] C'est le

reproche que nous devons faire au dix-huitième siècle, d'avoir laissé dégénérer l'éloquence (pp. lxi-xii).

Ce phénomène de décadence, Villemain l'étend à l'ensemble de la littérature:

Dans le second siècle d'une littérature, on peut encore écrire avec force, avec art, avec génie, mais il est une certaine fleur de naturel que l'on chercherait en vain: elle ressemble à cette candeur du premier âge, à cette vivacité naïve des premiers sentiments, qui [...] ne se retrouve plus: les idées deviennent plus composées, mais elles sont moins vraies. [...] La majesté de l'éloquence ne peut s'accommoder de toutes ces recherches; elle ne peut souffrir la concision affectée. Les orateurs disparaissent, et font place aux penseurs hardis et aux écrivains ingénieux.

En France, l'histoire littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle joue ainsi un rôle prépondérant dans la construction du genre et la perception de sa «décadence». Décrite par Dussault et Villemain selon le schéma «naissance, apogée, déclin», l'oraison funèbre obéirait donc à une nécessité; mais rien n'indique que son destin fût de devenir un sermon chrétien, qui trouvât dans le classicisme sa forme parfaite.

Pour illustrer les survivances contemporaines du genre, on peut citer le pamphlet *Un cadavre*, publié par les Surréalistes lors des funérailles d'Anatole France en 1924; c'est une inversion parodique de l'oraison funèbre. Dans ses *Oraisons funèbres* (1971), André Malraux célèbre les «héros» symbolisant la résistance au Destin. Dans l'Allemagne nationale-socialiste, des prédicateurs utilisèrent la chaire comme tribune pour dénoncer la perversité du régime et l'idéologie de la race: c'est par exemple le cas d'Alfred Donders, chanoine de la cathédrale de Munster. En 1944, l'évêque Clemens August von Galen, autre résistant notoire, prononça à sa mémoire une oraison funèbre vibrante d'émotion. De même, en RDA, entre 1945 et 1989, le sermon fut utilisé comme moyen de résistance à la dictature du parti unique (SED).

## **Bilan**

Au terme de notre étude comparative, nous pouvons, de façon schématique, dégager trois ensembles. Dans les pays protestants de langue allemande et en Angleterre, l'oraison funèbre s'apparente à un sermon sur la mort, et l'éloge du défunt se constitue en genre séparé. En France, les prédicateurs «classiques» atteignent un équilibre entre instruction morale et éloge du défunt. Dans les pays catholiques de langue allemande, en Espagne et en Italie, l'oraison funèbre s'épanouit comme un genre du baroque et de la Contre-Réforme par excellence: l'éloge hyperbolique du prince catholique et les leçons sur la vanité de la vie



terrestre s'entrelacent et, souvent, se contredisent. Les orateurs peinent à concilier de façon harmonieuse la sobre austérité requise par l'éloquence sacrée, avec la pompe exigée par le *decorum*.

On peut voir dans cette difficulté une cause de l'abandon du genre à la fin de l'époque moderne. Le caractère hybride de l'oraison funèbre qui, croisement de plusieurs sphères (la cour, l'Église, l'Université), veut être à la fois sermon et panégyrique, donne à ce genre son sens et sa richesse; il est aussi cause de sa caducité. Fruit de l'humanisme chrétien qui, au moment de la Renaissance, absorbe l'héritage de l'Antiquité païenne, l'oraison funèbre, en perpétuant une mémoire et en transmettant des valeurs, contribue à forger l'identité des dynasties chrétiennes occidentales. Cette culture, contestée par la Révolution française, cède progressivement la place à une société sécularisée. Les causes qui peuvent expliquer le désintérêt à l'égard de l'oraison funèbre à l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle sont, nous l'avons constaté, multiples:

- Causes religieuses: déchristianisation, rejet des formes de la piété baroque; en Angleterre, puritanisme ennemi du faste.

- Causes politiques: sécularisation du pouvoir; en France, fin de la monarchie.

- Causes sociales et anthropologiques: ascension de la bourgeoisie et de l'individu; moindre importance accordée au rituel comme reflet des hiérarchies sociales. La mort n'est plus un spectacle public (cf. P. Ariès, *Essai sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Âge à nos jours*, Paris, 1975), et l'enterrement n'est plus, comme à l'époque baroque, un divertissement attirant un public avide de nouveauté.

- Enfin, causes littéraires, culturelles et intellectuelles: rejet du style baroque; sécularisation de la vie littéraire, dans laquelle l'éloquence de la chaire n'occupe plus une place prépondérante. La rhétorique ne constitue plus la clé de voûte du système scolaire et universitaire, comme elle l'était, par exemple, dans les collèges jésuites, où l'idéal cicéronien du «*vir bonus, dicendi peritus*», véritable art de vivre, servait de fondement à l'éducation de l'«honnête homme». Le positivisme, qui veut voir dans l'histoire une science exacte, croit pouvoir opérer une séparation radicale entre éloge et écriture de l'histoire, intimement unis depuis Cicéron.

La caducité de l'oraison funèbre était-elle une fatalité? On pourrait invoquer toutes les dissonances qui jalonnent l'histoire du genre dès son origine: Cicéron ne la tenait point en haute estime; l'Église, sans jamais l'interdire, la toléra non sans tenter d'en limiter la pratique; maints prédicateurs et maîtres d'éloquence (dont Bossuet) y virent un exercice des plus

difficiles, voire offensant la dignité de la chaire. Dès la Renaissance, l'oraison funèbre fut parodiée – tel humaniste italien écrivit une oraison funèbre en l'honneur de son chien (cf. McManamon, *op. cit.*, p. 6).

Mais il serait illusoire, dans ces ambiguïtés et dans ces parodies, de croire déceler quelque nécessité de décadence. Si l'orateur contemporain ne laisse plus guère, «penché comme au bord des gouffres de l'éternité», tomber «ces grands mots de temps et de mort» (Chateaubriand, *Le génie du christianisme* III, 4.), c'est que la société ne s'est pas saisie de cette forme pour la remplir d'un contenu nouveau. Néanmoins, les hommages que rendent aujourd'hui les médias aux personnalités disparues empruntent à l'ancienne oraison funèbre nombre de ses *topoi*. Partout où la mort d'une personne offre l'occasion de faire mémoire du passé, l'historien se fait orateur, et l'apologète se fait historien: l'écriture de l'histoire est alors indissociablement lié à l'éloge et à la morale.

BOGE (Birgit) et BOGNER (Ralph). *Oratio funebris. Die katholische Leichenpredigt der frühen Neuzeit. Zwölf Studien. Mit einem Katalog deutschsprachiger katholischer Leichenpredigten (...)*, Amsterdam, Rodopi, 1999.

BOSSUET (Jacques-Bénigne). *Oraisons funèbres*, introduction et notes de Jacques Truchet, Paris, Classiques Garnier, 1998 (1<sup>re</sup> éd.: Paris, 1961).

CASAROTTO (Philippine). *Les oraisons funèbres impériales en Autriche de Ferdinand II à Charles VI (1637-1740). Discours et représentations*. Thèse de doctorat soutenue à l'université de Paris-Sorbonne (Paris-IV) en 2004, à paraître en 2013.

CERDAN (Francis). «Actualidad de los estudios sobre oratoria sagrada del Siglo de Oro (1985-2002). Balance y perspectivas», *Criticón* n° 84-85 (2002), pp. 9-42.

\_\_\_\_\_. «La emergencia del estilo culto en la oratoria sagrada del siglo XVII», *Criticón* n° 58 (1993), pp. 61-72.

\_\_\_\_\_. «La oración fúnebre del Siglo de Oro. Entre sermón evangélico y panegírico poético sobre fonde de teatro», *Criticón* n° 30 (1985), pp. 79-102.

DU CHASTEL (Pierre). *Deux Sermons funebres prononcez es obseques de François premier de ce nom*, édition critique par Pascale Chiron, Genève, Droz, 1999.

EYBL (Franz Maria). «Leichenpredigt», «Leichenrede», in Gert Ueding (Hrsg.), *Historisches Wörterbuch der Rhetorik*, Tübingen, Niemeyer, 1992, vol. V, pp. 124-151.

FERREYROLLES (Gérard) (dir.). *Bossuet. Le Verbe et l'Histoire (1704-2004)*, Paris, Honoré Champion, 2006.

- FUMAROLI (Marc) (dir.). *Histoire de la Rhétorique dans l'Europe moderne*, Paris, PUF, 1999.
- \_\_\_\_\_. *L'Âge de l'éloquence. Rhétorique et res litteraria, de la Renaissance au seuil de l'époque classique*, Genève, Droz, 1980.
- Gesamtkatalog deutschsprachiger Leichenpredigten, GESA* (Catalogue général des oraisons funèbres en langue allemande), <http://web.uni-marburg.de/fpmr/>
- KIERDORF (Wilhelm). *Laudatio funebris. Interpretationen und Untersuchungen zur Entwicklung der römischen Leichenrede*, Meisenheim am Glan, Hain, 1980.
- LANDRY Jean-Pierre (dir.). *Le temps des beaux sermons*, Genève, Droz, 2006.
- LENZ Rudolf (dir.). *Leichenpredigten als Quelle historischer Wissenschaften*. Vol. 1: Cologne, Böhlau, 1975; vol. 2: Marburg/Lahn, Schwarz, 1979; vol. 3: Marburg/Lahn, Schwarz, 1983; vol. 4: Stuttgart, Steiner, 2004.
- LORAUX (Nicole). *L'invention d'Athènes. Histoire de l'oraison funèbre dans la cité classique*, Paris, EHESS, 1981.
- MCMANAMON (John M.). *Funeral Oratory and the Cultural Ideals of Italian Humanism*, Londres, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1989.
- REGENT-SUSINI (Anne). *L'éloquence de la chaire: les sermons de Saint Augustin à nos jours*, Paris, Seuil, 2009.
- \_\_\_\_\_. «Voix devant la parole»: *Bossuet et la rhétorique de l'autorité*, Lille, Atelier National de reproduction des thèses, 2008.
- REGENT-SUSINI (Anne), Laurent (Nicolas). «Sermons» de Bossuet: «le Carême du Louvre», Neuilly, Atlande, 2009.
- SAULNIER (Verdun-Louis). «L'oraison funèbre au XVI<sup>e</sup> siècle», *Bibliothèque d'Humanisme et de Renaissance. Travaux et documents*, t. X, Genève, Droz, 1948.
- SOFFEL (Joachim). *Die Regeln Menanders für die Leichenrede, in ihrer Tradition dargestellt, herausgegeben, übersetzt und kommentiert von J. Soffel*, Meisenheim am Glan, Hain, 1974.
- WINKLER (Eberhard). *Die Leichenpredigt im deutschen Luthertum bis Spener*, Munich, Kaiser, 1967.